

LA VOYAGEUSE - livre 1

. étape 1 - Beauvais - Saint-Valery-sur-Somme	2
Rémi Lehallier	
. étape 2 - Saint-Valery-sur-Somme - Cancale	10
Patrick Héron	
. étape 3 - Cancale - Belle-Île-en-Mer	15
Martine Delansay	
. étape 4 - Belle-Île-en-Mer - Sarlat-la-Canéda	24
Yves Potoski	

LA VOYAGEUSE - livre 2

. étape 5 - Sarlat-la-Canéda - Ô Toulouse	2
Jean-Marie Vigouroux	
. étape 6 - Ô Toulouse - Hyères-les-Palmiers	10
Philippe Geiger	
. étape 7 - Hyères-les-Palmiers - Cannes - Nice	16
Rafik Khelladi	
. étape 8 - Cannes - Châteauneuf-de-Randon	25
Laurence Sagot	

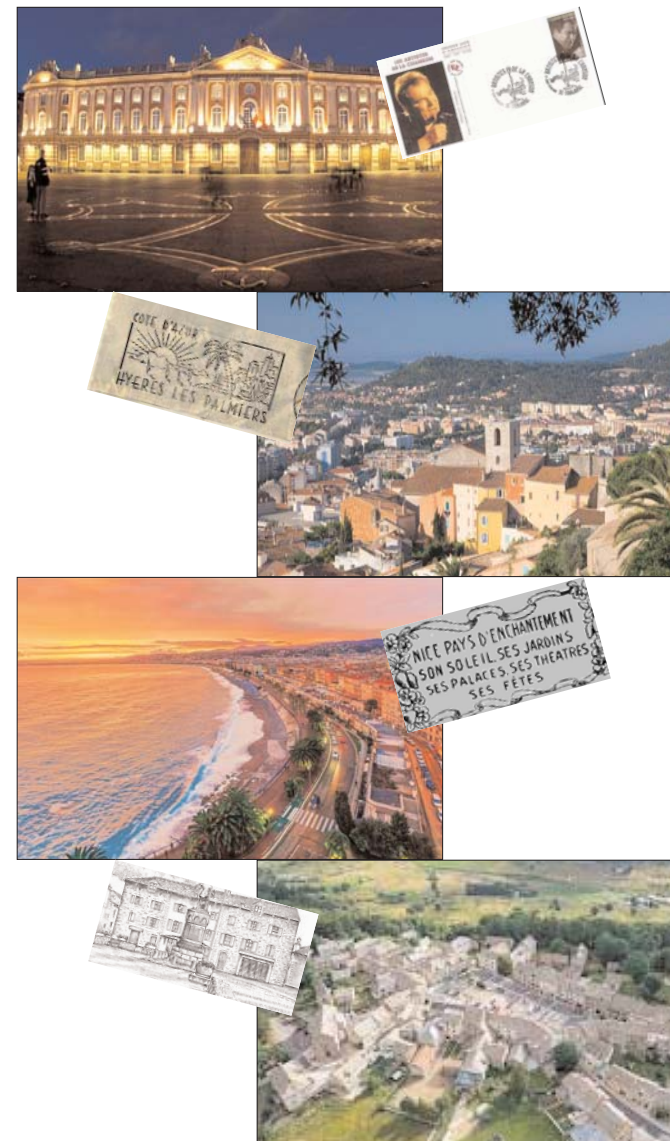
LA VOYAGEUSE - livre 3

. étape 9 - Châteauneuf-de-Randon - les Alpes	2
Denis Girette	
. étape 10 - Les Alpes - Saint-Martin-en-Vercors	10
Sylvie Frankhauser	
. étape 11 - Saint-Martin-en-Vercors - Stiring-Wendel	13
Roger Wallet	
. étape 12 - Stiring-Wendel - le Quartier Latin	24
Michel Le Drogo	
. retour à Beauvais	32
Martine Delansay	



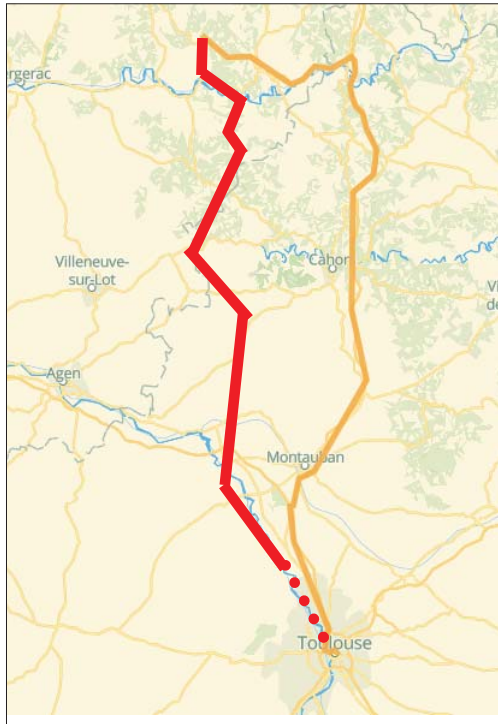
LA PETITE FABRIQUE DE TEXTES

LA VOYAGEUSE



12-21 septembre 2022

étape 5
Sarlac-la-Canéda - 0 Toulouse



Lundi 12 septembre.



« Nous sommes deux sœurs jumelles, nées sous le signe des gémeaux Mi fa sol la mi ré, ré mi fa sol sol sol ré do Aimant la ritournelle, les calembours et les bons mots Mi fa sol la mi ré, ré mi fa sol sol sol ré do. » Michel Legrand s'impose juste au moment où je mets le contact. C'est que je vais à Toulouse (il fut une rencontre déterminante pour le petit Taureau...). Un peu plus de deux cents kilomètres par le chemin des écoliers. J'y serai en début d'après-midi. Quand je pense à Pauline, c'est tout de suite

Michel Legrand qui me vient sur les lèvres. Quand « Les demoiselles de Rochefort » est sorti, j'avais cinq ans et ma sœur six. Au spectacle de fin d'année à la maternelle, Mme Thiébault avait mis la musique et les copines de classe dansaient sur place et



dans la boîte à lettres
de Mme RAHMANI



« La butte rouge », Montéhus - Georges Krier, 1923

1
 Sur cette butt'-là y'avait pas d'gigolettes
 Pas de marlous ni de beaux muscadins.
 Ah c'était loin du Moulin d'la Galette,
 Et de Panam' qu'est le roi des patelins.
 C'qu'elle en a bu du bon sang cette terre,
 Sang d'ouvriers et sang de paysans,
 Car les bandits qui sont cause des guerres
 N'en meur'nt jamais, on n'tue qu'les inno-
 cents !

La butt' rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit
 un matin
 Où tous ceux qui montaient roulaient dans
 le ravin.
 Aujourd'hui y'a des vign's, il y pouss' du
 raisin,
 Qui boira d'ce vin-là boira l'sang des
 copains.

2
 Sur cette butt'-là on n'y f'sait pas la noce
 Comme à Montmartre où l'champagn' coule
 à flots,
 Mais les pauvr's gars qu'avaient laissé des
 gosses
 Y f'saient entendre de terribles sanglots...
 C'qu'elle en a bu des larmes cette terre,
 Larm's d'ouvriers, larmes de paysans
 Car les bandits qui sont cause des guerres
 Ne pleur'nt jamais, car ce sont des tyrans!



La butt' rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit
 un matin
 Où tous ceux qui grimpaient roulaient dans
 le ravin.
 Aujourd'hui y'a des vign's, il y pouss' du
 raisin,
 Qui boit de ce vin-là, boit les larm's des
 copains.

3
 Sur cette butt'-là, on y r'fait des vendanges,
 On y entend des cris et des chansons :
 Filles et gars doucement qui échangent
 Des mots d'amour qui donnent le frisson.
 Peuv'nt-ils songer, dans leurs folles étreintes,
 Qu'à cet endroit où s'échang'nt leurs baisers,
 J'ai entendu la nuit monter des plaintes
 Et j'y ai vu des gars au crân' brisé!

La butt' rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit
 un matin
 Où tous ceux qui grimpaient roulaient dans
 le ravin.
 Aujourd'hui y'a des vign's, il y pouss' du
 raisin.
 Mais moi j'y vois des croix portant l'nom des
 copains...

toutes les deux on a chanté deux fois le refrain comme des grandes. Oh la la, comme on était fières! Il faut dire qu'on se ressemblait tellement qu'on nous appelait les jumelles. Même coupe de cheveux blonds, même allure, même gestuelle, c'était à s'y méprendre. J'ai encore des photos de l'événement. Papa et Maman étaient les parents les plus fiers du monde.

Pauline et moi, on était inséparables. On aimait les mêmes jeux, les mêmes couleurs, mais on aimait bien échanger nos habits. Mme Thiébault faisait toujours exprès de se tromper mais on savait bien qu'elle n'était pas dupe.

Une fois où Pauline était restée à la maison avec un gros rhume, elle m'avait demandé de me faire passer pour elle parce que c'était composition de récitation. Et j'avais appris par cœur à sa place un poème de Louis Ratisbonne où il était question d'un papillon qu'un enfant se réjouissait d'avoir attrapé tellement il était beau. C'était assez long, il y avait treize vers. « Ta petite sœur n'est pas là? » demanda la maîtresse en me voyant arriver dans la cour. Je lui expliquai qu'elle était malade. Personne ne sembla rien remarquer. Après la leçon de morale, on passa à la récitation. Quand vint mon tour, enfin celui de Pauline, j'attaquai d'une voix aussi assurée que possible: « *Ah! le joli papillon Rose, azur et vermillon! disait le jeune Arthur. Il faut que je l'attrape!* » et allai sans me tromper jusqu'à « *On le touche... Il est mort!* » Je n'avais peut-être pas trop mis le ton partout mais j'étais contente de ne pas avoir fait de faute. Mme Thiébault hésita un peu avant de dire: « À Pauline j'aurais mis 9 sur 10, mais à toi je suis bien obligée de mettre 10! » Et toute la classe éclata de rire, même les petite section...

Je me repère sans problème dans Beuzelle. Au grand carrefour, je prends à gauche toute à angle droit et garde le Chemin des Amandiers jusqu'à apercevoir l'école des Chênes où allaient mes neveu et nièce. Là, à droite et c'est ensuite la deuxième à droite: Rue des Violettes. Je me gare sur le petit parking collectif. Les arbres ont poussé depuis ma dernière venue, on se croirait presque à proximité d'un parc. Le quartier est très joli avec ses maisonnettes à deux étages à toit de tuiles... « *Si l'on me*



ramène dans cette ville Pourrai-je y revoir ma pincée de tuiles... » Il est partout ici, Nougaro. Je descends ma valise et vais jusqu'à la porte du 18bis. Je sonne. Rien. Pourtant Pauline m'a dit que... Un petit mot est glissé contre le montant: « Véro, si on n'est pas rentrés, va voir Mme Chantreau au 20, elle t'ouvrira ». Sa porte est ouverte, je toque, « Mme

Chantreau?» «Entrez, entrez, votre sœur m'a prévenue, elle ne devrait pas tarder.» Elle me donne sa clef, «Allez-y et soufflez un peu».

La maison n'a pas changé. Ah si! Maintenant ils ont un poêle à granulés... Tiens, ils ont réaménagé le salon. C'est vrai que maintenant ils sont tous les deux, depuis que Gabriel a acheté à Tournefeuille et qu'Elza a aménagé à Balma chez Franck. Je m'assieds dans le fauteuil.

À ce moment la porte du couloir couine un peu et il entre un gros chat noir et blanc qui se dandine vers moi et vient quémander une caresse. Il saute sur mes genoux. Alors la porte s'ouvre franchement et il entre quatre gros matous de dix-douze ans, deux garçons et deux filles qui avancent à quatre pattes en émettant des ronrons sonores avant de se redresser en criant «Bonjour Tata!» Comme ils sont beaux, les derniers de la génération Danels, mes quatre petits-neveux. J'ai les prénoms mais dans le désordre. Les parents suivent, Gabriel et sa femme Marina, et ma nièce Elza. Je m'étonne: «Mais ils ne sont pas à l'école?» Les parents ont fait un mot:



compte tenu des circonstances tout à fait exceptionnelles, ils ont quartier libre aujourd'hui! Finalement l'Éducation nationale est plus compréhensive que la Poste... On s'embrasse, on se passe la main dans les cheveux, c'est bon de se revoir. On entend claquer un bouchon de champagne. Pauline se pointe avec des verres sur un plateau Daniel la suit avec une bouteille de Heidsieck. J'éclate de

rire: «Qui est-ce qui signe la mise en scène? Daniel ou Pauline?» Ni l'un ni l'autre, c'est une idée «des collégiens», Sophie et Thierry! On trinque – jus de fruits bien sûr pour les mineurs...

Et puis je m'occupe des enfants. Pour chacun j'ai prévu une petite gâterie et un livre – mon surnom dans la famille, c'est «Tata Bouquin». Je commence par le plus petit, Joseph, neuf ans; je le sais passionné par les dinosaures, alors je lui offre un pop-up «Le monde des dinosaures XXL». Pour Céline, dix ans, j'ai prévu les Fables de La Fontaine avec des silhouettes découpées en papier. Les deux grands ont treize ans, l'âge de s'embarquer dans des romans. Pour Thierry, ce sera «L'île mystérieuse» avec des illustrations de Rebecca Dautremer et, pour Sophie, «La fille qui dévorait les livres» de Baccalario. Ils déballetent leurs petits paquets et commencent à grignoter.

«Alors raconte-nous, ta cousinade, tu la prévois quand?» Par les temps qui courent, on a un peu de mal à prévoir mais j'ai pensé soit au pont de Pâques, les 9 et 10 avril,

Quelques-unes des chansons de Jeannine et Pierre

«De place en place», Lucien Boyer - Adolphe Stanislas, 1905

1
Ça vient au monde sur la Butte,
Ça pousse, on ne sait trop comment,
Et, de cabriolet en culbute,
Ca tomb' dans les bras d'un amant:
Un joyeux, un enfant d'Montmêtre
Qui, pour deux ronds d'frit's, un beau jour
L'initie aux chos's de l'amour
Plac' du Tertre!

2
Comme on n'peut pas vivr' sans galette,
Certains soirs qu'on n'a pas briffé
On va vendr' des bouquets d'violettes
Devant la terrass' des cafés.
La frimousse est originale
Et tent' le pinceau d'un rapin,
Et l'on pose les "Diane au bain"
Plac' Pigalle!

3
La peintur' c'est beau, mais c'est triste
Et ça manqu' par trop d'essentiel;
Ne comptez pas sur un artiste
Pour vous meubler chez Dufayel.
On a d'la poitrine et des hanches,
On sent qu'on produit son effet,
Et, sur le coup d'minuit, l'on fait
La plac' Blanche!

4
Puis, pour un nom à particule
On chang' son nom trop roturier;
On a des couronn's majuscules
Sur son bucéphale en noyer.
On s'appell' Gislène de Brantôme,
Émilienn' de Pont-à-Mousson,
Et l'on arbor' son écusson
Plac' Vendôme!

5
Ça dure le temps d'un caprice:
Paris, inconstant, s'est lassé
Et passe à d'autres exercices,
Dédaignant son joujou cassé.
On d'vient la fée en maillot jaune
Qu'admir'nt, sur les tréteaux forains,
Les artilleurs du fort voisin,
Plac' du Trône!

6
Enfin, c'est la chute et la boue,
Le plaisir (quel plaisir!) offert...
Puis, le dernier acte se joue
La nuit, sur un trottoir désert:
Dans le frisson glacé de l'aube,
Comme on enlève un chien crevé,
On la ramasse su' l'pavé
D'la plac' Maube!





soit à celui de l'Ascension, du jeudi 18 au dimanche 21 mai, soit encore à celui de la Pentecôte, les 28 et 29 mai. Pour le logement, un de mes amis a eu, je crois, la meilleure idée possible. Il était proviseur d'un lycée à Beauvais et il m'a dit que ce serait possible de recourir à un internat agricole sans que cela pose des problèmes d'autorisation insurmontables. « Sans compter que le coût serait tout à fait... minime » et cela sonne comme « *Et la brique rouge des Minimes...* »

Daniel et Gabriel ont tendu un filet de volley dans le jardin. « Parce que, cet après-midi, Véro, on te propose de te prélasser ici, fait Pauline. Mais demain et après-demain compte sur nous pour entretenir ta forme. » Céline s'approche avec son livre, « Tata, y'a un mot que je comprends pas ». Elle pointe du doigt « un savetier ». Je lui demande de réfléchir à quel autre mot ça la fait penser; elle plisse la bouche et finit par dire « savate ». J'applaudis : « Savate, sabot, tout ça... Et l'autre mot, là, *financier* tu le comprends ? » La réponse fuse : « Ben oui, c'est comme mon papa ». C'est vrai que Franck dirige une agence du Crédit Agricole à Toulouse; c'est pour ça qu'il n'a pas pu se libérer, il viendra en fin d'après-midi.

J'en profite pour faire le tour des situations professionnelles des uns et des autres. Elza dirige une médiathèque à Balma; Gabriel bosse toujours au parc Natura 2000 de Blagnac et Marina enseigne le dessin au collège Labitrie à Tournefeuille. Ma sœur a fait toute sa carrière à la mairie de Beauzelle, au service comptable, et mon beau-frère dans les services techniques, à l'environnement. Ce qui fait dire à Elza : « Finalement, Tata, il n'y a que toi et moi qui soyons dans les lettres ! » Éclats de rires.

Quelqu'un propose une partie de scrabble mais finalement je me laisse plutôt tenter par le badminton. Pauline sort les raquettes, ça tombe bien elle en a six. Je fais équipe avec les garçons, Gabriel et Thierry, contre les filles, Elza, Marina et Sophie. Oh la la ! ce que c'est dur de sauter pour smasher ! Je me sens toute rouillée du haut du corps.

Bref, l'après-midi fond dans les rires et la bonne humeur. Franck nous rejoint à 19h. Tiens il s'est laissé pousser la barbe ! « Comment tu trouves, Tata ? » Je fais un sourire gourmand à ma nièce, « Ça n'enlève rien à son charme... » « Bon, les enfants, on va passer à table parce qu'il ne faut pas que vous rentriez trop tard : demain il y a école. » Pauline et Marina s'activent autour du brasero. Ce sera une soirée crêpes. Il y en a pour tous les goûts : crêpes salées aux écrevisses ou, sucré-salé, au bacon et à l'érable; puis crêpes sucrées avec différents parfums. Pauline me dit acheter ses confitures à un petit fournisseur sur le marché. Bref, je m'en mets plein la lampe ! Après ça, bisous bisous mes chéris et dodo.

Mardi 13 septembre.

« C'est décidé: je me mets au régime! » Je suis pleine de bonnes intentions en descendant boire le café. Je m'étonne de voir Daniel tremper dans son bol une tartine de pain camembert. J'éclate de rire: « Tu as beau venir de Lyon, tu es le seul à avoir gardé la tradition picarde! » C'est pourtant vrai que notre père est resté fidèle jusqu'au bout au café-camembert. « Véro, je vais voir si tu as une bonne mémoire, me dit ma sœur. C'est quoi la première chose qu'il faisait quand il s'asseyait à la table à manger? » J'éclate de rire en secouant la tête, « Tu sais bien, Pauline... – un silence – Ben, il faisait claquer son Opinel... » « Question subsidiaire: Tu sais ce qu'il est devenu, son Opinel? » Là, je hausse les sourcils, je n'en sais rien. Ma sœur ouvre le tiroir de la table, elle en sort... le couteau! « Je l'ai gardé pendant quinze ans, depuis la mort de Papa. Je me suis dit que maintenant c'était à toi de l'avoir. » et elle le glisse



près de mon bol. C'est idiot, je ne m'y attendais pas du tout et, de le voir près de ma main, de le prendre et de l'ouvrir, cela me fait jaillir les larmes. Pauline me prend la main, « Hein qu'avec l'âge on devient sensible? »

Allez, place à la balade. On regonfle les pneus des trois biclounes et en route! Direction sud-ouest, vers Pibrac. Il fait bon, si je savais je sifflerais. Pauline m'a prêté un chapeau de soleil. « Ça me rappelle quand on allait avec Papa chez l'Oncle Roland, à Fontaine-Lavaganne. » « C'est drôle, me répond Pauline, je pensais justement à ça. On a quand même eu de la chance... » « ... d'avoir des parents communistes! » On éclate de rire. Communistes, non, mais socialistes, oui.

On roule sur des sentiers de terre bien entretenus. On roule trois quarts d'heure avant d'arriver à Mérenvielle, par où l'on entre dans la forêt de Bouconne. Une forêt où je reconnais des pins et des chênes et, au gré de notre promenade, Daniel me signale des châtaigniers, des charmes, des tilleuls, des frênes – normal, il est du métier! Il me dit que des sangliers et des chevreuils s'y abritent, « Comme au Bois du Parc, finalement! » Ça me rassure, je me sens en pays de connaissance, « Peut-être même des renards, non? » « Bien sûr, mais des genettes, tu en as déjà vu? » Il m'explique: des petits carnivores nocturnes au pelage tacheté gris ou fauve avec une queue annelée. Non, inconnus au bataillon!

Au fil de la balade, en remontant vers Daux, on croise plusieurs fois des ruisselets – je relève mentalement les noms de Sère et de la Croix – dont Daniel me dit qu'ils se jettent dans de petits lacs comme Sainte-Anne. C'est une zone protégée. On fait le

– Bon, j'ai préparé une journée rando, pique-nique en bas de la tour des Anglais. L'église Saint-Étienne est belle, on va y aller si tu veux mais on va partir pas trop tard pour avoir le temps de découvrir l'architecture de pierres et on va profiter du soleil pour aller marcher dans la campagne. On a de très beaux sentiers de randonnée. On pourra descendre jusqu'à Arzenc. Tu verras, il y a un élevage de buffles. Mets de bonnes chaussures. Tu dois avoir ton pull marin, c'est pas possible que tu ne l'aies pas mis dans ta valise! Mets-le dans ton sac. Dès que le soleil se couche, ça se refroidit. Prends ton K-way, on ne sait jamais Mais ils n'ont pas prévu d'eau aujourd'hui. La flore n'est pas abîmée, ici. Avec la densité de population au kilomètre carré, on peut passer des heures sans voir personne. Ce silence est presque notre bien le plus précieux. Je vais te refaire du café. T'as pas changé! Le p'tit noir avec du lait, c'est sacré.

J'ai respecté scrupuleusement les conseils de Marinette pour profiter de cette journée au maximum. On est parties avant 9h. L'air était frais mais le ciel était complètement dégagé.

Il me faudra du temps pour raconter cette magnifique journée. J'ai pris beaucoup de photos pour mon journal de bord. Quand on est rentrées, Albert était là. Il voulait préparer son aligot. Je me voyais déjà avec eux autour de la cocotte à faire des 8 sans interruption. Je m'en régalais à l'avance.

Nous avons de la chance, en France. Chaque région a ses spécialités. Mon tour de France, c'est familial, amical. C'est aussi un formidable périple gastronomique...

En quittant la table après ce pantagruélique festin, je me suis dit que vraiment, j'avais de la chance. J'étais si heureuse de voir enfin les miens. Le téléphone, même les visios avec la tablette et tout ça, c'est bien, mais c'est tellement limité.

Je suis allée me coucher remplie de cette journée de marche et de tendresse, et ce repas mémorable. Le jambon de pays, c'est quelque chose! L'aligot était parfait et la tarte à la rhubarbe un vrai régal!

Je n'ai pas envie de partir mais si je dois être à Paris dans dix jours, il me faut penser à reprendre la route. Demain je vais rouler vers les Alpes.

pris mon bras et je sens son parfum que je reconnais. C'est une fidèle, Marinette. Elle est tombée amoureuse d'un parfum quand on n'avait même pas quinze ans. Elle n'en a plus jamais changé. Je suis quand même contente lorsque nous rentrons. Je fais un brin de toilette et l'heure du repas arrive vite. Albert est rentré. Je l'aime beaucoup, ce cousin d'adoption; un homme avec de belles épaules, des mains qui disent sa solidité, des yeux très bleus. Marinette a bon goût...

– Alors, ma cousine? Combien de kilomètres tu as déjà avalés? C'est un sacré défi, Véro. Je suis admiratif. Marinette t'a déjà fait découvrir notre Châteauneuf? Elle a trouvé son paradis. C'est vrai, on est heureux ici. On retournera sûrement à Langogne pour la retraite mais on n'est pas pressés. La montagne nous va bien. On est quand même à 1300 m, dans le haut-Gévaudan. Oui, c'est petit si on veut. Pas plus de cinq cents habitants mais on a de l'animation. C'est un chef-lieu de canton. On adore la foire aux bestiaux. Tu verrais, ce n'est pas la peine d'aller au Salon de l'agriculture. Les gens ici se connaissent mais surtout, ils se respectent. À l'entrepôt, ils étaient sûrement un peu déçus que j'arrive. Ils pensaient que leur chef aurait été choisi parmi l'un des leurs mais ils ont été vraiment gentils, tu vois, Véro, un peu froids, comme le climat mais droits; pas d'entourloupe. Maintenant, on va à la pêche ensemble. C'est un signe. Et Marinette s'est glissée dans la peau d'une native. Ils l'ont adoptée.

Les diots étaient délicieux. J'ai eu bien du mal à ne pas en reprendre. Et Marinette m'avait acheté une faisselle avec une crème fraîche qui avait une couleur de crème... ; pas légère mais tellement onctueuse, avec un petit goût de vache. J'ai dormi comme un bébé. Il fait frais. C'est mieux pour dormir.



Tour des Anglais

Mardi 20 septembre.

J'avais prévu de repartir cet après-midi mais j'ai bien senti qu'ils n'étaient pas décidés à me voir filer aussi vite. Et moi aussi, j'ai envie de me poser un peu, au calme, avec Marinette. J'ai senti le café qui coulait, une odeur de fougasse qui montait jusqu'à mes narines. Le bonheur tient à peu de choses... La douche pouvait attendre. Je n'ai jamais

rien pu faire avant mon café au lait. Marinette m'a accueillie avec son sourire franc. On s'est encore embrassées. C'est tellement bon de sentir ses bras.

détour par la base de loisirs pour voir la tour du télégraphe Chappe. Jolie tour circulaire de dix mètres, à trois niveaux, qui a servi, jusqu'à la moitié du XIX^e, à transmettre les sémaphores de Paris à Toulouse et Bordeaux. C'est à son pied que l'on grignote les sandwiches et les crêpes restant d'hier soir.

Fameux!

On rentre tranquille par Cornebarrieu. Je me sens un peu lasse en arrivant. « Tu sais combien on a fait? » me demande Pauline. « Regarde – elle me montre son compteur – 52,8 km! » Bon, ce n'est pas encore une étape du Tour mais quand même, pour nos jambes de sexagénaires...



Mercredi 14 septembre.

Aujourd'hui, ce sera hommage à Nougaro. Je veux dire « Ô mon pays, ô Toulouse, ohooo Toulouse... » C'est Pauline qui officie : elle a longtemps fait la guide pour le S.I.

On démarre de sa maison natale, au 56 Boulevard d'Arcole. On aperçoit « la brique rouge des Minimes » et le Canal du Midi. On traverse ensuite le quartier bohème Arnaud Bernard. On admire la Basilique Saint-Sernin, là où fut lu son éloge funèbre. On arrête bien sûr ses pas au Capitole, où son père admiré, Pierre Nougaro, chantait en baryton français exceptionnel. Puis on file vers la Garonne, qui a reçu ses cendres.



Quai de Tounis, au 112, il y a l'appartement singulier, le balcon. « Ce qui lui a beaucoup plu, c'est cette vue sur la Garonne. Dans l'appartement il y a des éléments qui lui plaisaient beaucoup: la brique, le bois... la vue sur la prairie. » Le fleuve, des saules pleureurs, la prairie... Nougaro disait que sa baie vitrée était comme un tableau impressionniste.

C'est drôle, les souvenirs, comme ils sont parfois les mêmes absolument et comme, d'autres fois, incompréhensiblement ils divergent. C'est la réflexion que nous nous faisons tous les trois en écoutant les CD. Sortis des dix douze incontestables, Pauline tient à réécouter « Dans l'île de Ré », aussi parce que ce furent leurs premières vacances, à Daniel et à elle. Daniel, lui, il en pince pour « Rimes », à cause surtout du refrain : « *Rimons rimons belle dame Rimons rimons jusqu'à l'âme Et que ma poé-si-ie*

Rime à ta peau au-ssi-i. « Et toi, Véro ? » « Moi, il y a une chanson qui m'émeut toujours beaucoup car elle raconte très exactement ce qui s'est passé dans la tête de Jean-Louis quand on s'est rencontrés, c'est lui qui me l'a confié. Or la chanson est de 81 et, la première fois où nous nous sommes rencontrés, c'était justement cette année-là... » « Un été ». Difficile à expliquer si on ne la connaît pas. C'est le premier amour d'un ado. Il n'attend que ça : qu'elle vienne chez lui et qu'ils aillent se promener. Sa grand-mère crie son nom car « elle » est là, il est pris d'une terreur sans nom à l'idée de la voir devant lui. *« Et l'été L'était là debout au milieu de ma chambre Sous la jupette jaune brunissait l'or des jambes Et le blanc de ses yeux brillait comme du lait... »* Ils sortent se promener et, en passant près du canal, leurs doigts se frôlent et lui se sauve en courant, terrassé par tant d'audace...

La soirée est aux confidences. On reparle de la cousinade. De la génération d'avant la nôtre, ne reste que la Tante O. Il faut absolument qu'on le fasse. Pauline propose de venir m'aider à tout organiser, « En plus ça fait si longtemps que je n'ai pas revu la Picardie... Je vais avoir le sentiment de replonger dans l'enfance. » Je lui souris : « Des fois, avec l'âge, je me dis que c'est comme replonger dans le passé, mais en mieux, en plus apaisé, en plus serein. Tu sais quoi ? Si j'avais eu une sœur, j'aurais aimé que ce soit toi... » Je ne sais, de nous deux, qui est la plus émue.



La nuit, au calme de la chambre, je sors mon calepin, celui sur lequel je me suis promis de noter les détails de mon périple. J'hésite un moment puis je pose un titre, « Trois portraits de ma sœur ». Le premier est la leçon de récitation, et la belle attitude de Mme Thiébault. Le second raconte le spectacle de fin d'année auquel elle a participé avec l'école de danse, vers ses dix ans. Moi je préférerais le poney. Le dernier c'est six ans plus tard. Elle venait d'entrer au lycée, moi j'étais au collège en troisième. Elle avait un « petit copain » comme on disait, Rémi. Il était très gentil, il avait toujours un bonbon pour moi quand il venait à la maison. Ils faisaient leurs devoirs ensemble. Souvent il posait sa main sur celle de Pauline, elle lui souriait. Une fois ils se sont embrassés. Je veux dire sur la bouche, comme des amoureux. J'ai fait comme si je ne les voyais pas. Je n'ai pas bien compris pourquoi un jour Rémi n'est plus venu. Une fois je lui en ai parlé. Elle a haussé les sourcils et m'a juste dit qu'il « sortait » avec une grande de première. Elle avait l'air triste. C'est la première fois où je me suis demandé si l'on était toujours triste avec les histoires d'amour...

compté pour la maison... Et puis un jour, on s'aperçoit qu'on n'a plus rien à se dire. On n'était pas fâchés. Mais je ne me voyais pas vieillir comme ça. Je suis passée chez Michelle et André... Affreux. André attend la fin. Alors, quand je vois tes yeux qui pétillent, je suis encore plus contente de vous voir.

– Tu es un amour ma Véro. Mais c'est vrai. Mon Albert, c'est... l'homme de ma vie. Je ne vois pas les années passer. Je suis une jeune grand-mère comblée et j'ai l'impression que j'ai rencontré leur Papé hier. Mais tu vas voir. Il a maintenant des tempes argentées... et il s'est laissé pousser la barbe, comme son père. Lou ne jure que par lui. Elle le mène par le bout du nez. Et moi, quand ils arrivent, je lâche tout ! Tu en veux encore une petite tranche ? Tu sais, ça ne te fera pas de mal. Ce n'est pas gras : pour 500 g de farine, je mets tout juste 100 g de beurre. Je sais bien ; toujours tes problèmes de cholestérol. Mais tu ne viens pas tous les jours. Ce soir, j'ai juste prévu une soupe et puis des diots avec du chou. Je suis allée à la ferme Galletier t'acheter une petite douceur. Ça nous rappellera nos goûters chez mémé. Avant de sortir, mets un gilet, ça se rafraîchit vite tu sais. C'est la montagne, ma Véro !

Je change de chaussures. J'avais mis des espadrilles pour conduire mais en regardant les pieds de Marinette, je vois bien que ça n'est plus approprié. Marinette a des chaussures hautes à lacets ; avec sa jupe, ce n'est pas d'un grand chic mais ça doit protéger ses chevilles. Elle a vu que je regardais ses pieds...



– Oh là, ça fait longtemps que j'ai rangé mes escarpins... À Châteauneuf, tout ça n'a guère d'importance.

Elle m'a pris le bras pour faire le tour du propriétaire... Châteauneuf est devenu son fief.

– Au fond de la place, regarde, une sente mène jusqu'au petit bois où je vais me promener au moins une fois par semaine. On ira demain. Je ne me lasse pas de cette pinède, des odeurs de bois, de bruyère ; quand je suis fatiguée, je m'assieds sur une pierre ; je ferme les yeux, j'écoute, je respire... Pas besoin d'aller faire du yoga...

Je la regarde. Elle ne change pas. Elle a toujours le même entrain et la même sensibilité. Ce pays lui réussit. Les gens ne sont pas stressés comme nous.

Je suis fatiguée par la route et même complètement épuisée mais je sens qu'elle est heureuse de me faire découvrir son Châteauneuf. Alors, je trotte à ses côtés. Elle a



dommage mais tu sais, Châteauneuf a beaucoup de charme. Je ne pensais pas que je me serais habituée aussi vite. Tu es passée sur le pont de L'Habitarelle en montant. C'est si joli, ce cours d'eau... Mais c'est là que ce pauvre du Guesclin est mort. Les Anglais n'ont pas réussi à l'abattre. C'est l'eau très froide de la rivière qui a eu raison de ses intestins, si je peux dire, enfin, tu vois...! On ira voir sa statue sur la place. C'est le héros de Châteauneuf. Mon petit-fils Basile, l'aîné de ma fille, il sait tout sur lui. L'année dernière, ils sont allés visiter la maison Tiphaine, l'épouse du grand connétable de Bretagne. Il a

demandé au guide si c'était du Guesclin qui avait planté les géraniums! Qu'est-ce que tu veux boire? Je t'ai fait une petite fougasse. C'est la recette de ma belle-mère. Mais je ne me débrouille pas si mal, tu me diras ce que tu en penses. Toujours un café au lait? Tu ne changes pas, ma petite Véro; toujours svelte. Et puis t'as dû faire un reflet, des mèches. La retraite te réussit. Tu rajeunis!

Elle est gentille, ma cousine, toujours un mot gentil. Elle est bavarde. Je suis un peu étourdie. Et maintenant, elle a l'accent et puis des mots d'ici. Ça me fait sourire. Sa fougasse fond dans la bouche, un régal!

« C'est délicieux! Tu voudras bien me donner la recette? On va bientôt manger de la fougasse en Picardie! »

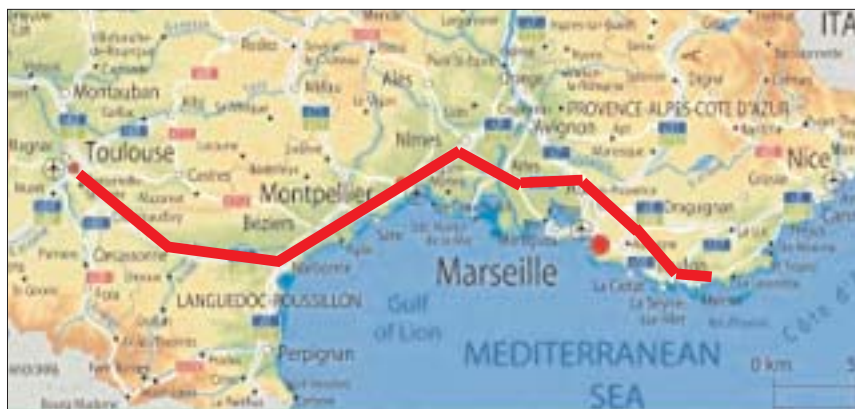
Dans la salle, Marinette a un mur entier de photos. Ses deux enfants lui ont fait quatre petits-enfants. Je ne les aurais pas reconnus! À cet âge-là, ça pousse comme des champignons. Je ne connais pas la petite dernière. Lou ressemble à sa grand-mère, c'est incroyable!

— Ils sont beaux, tes petits. Je suis passée voir les miens en partant. Et chaque fois, c'est la fête! Et franchement, ils sont bien élevés. Thibaut et Laure s'en occupent et ça se ressent. Ils sont gentils, curieux. La petite avait caché la clé dans sa poche mais c'était juste pour me faire promettre que j'allais bientôt revenir! Maintenant que je suis à la retraite, je vais pouvoir y aller plus souvent et j'ai bien l'intention de les prendre pour les vacances. Thibaut et Laure n'ont pas beaucoup de congés et puis, c'est important qu'ils aient un peu de répit, quelques jours en amoureux, ça resserre les liens; avec Jean-Louis, on a travaillé, on a élevé les garçons, on a toujours un peu



Manque Joseph.
Il s'est caché.
Je l'ajoute :

étape 6 Ô Toulouse - Hyères-les-Palmiers



Jeudi 15 septembre

Dès la sortie de Toulon la voiture s'est trouvée dans une masse compacte de véhicules qui prenaient la direction de Nice. Je savais que je devais emprunter une bretelle sur la droite qui me mènerait à Hyères-les-Palmiers. Je suis déjà venue dans la région bien des années auparavant avec Jean-Louis et les enfants. On avait apprécié le temps toujours ensoleillé, la mer chaude et la gentillesse des habitants. Les enfants en reparlaient souvent. Mais ça c'était avant.

Je me suis efforcée de rester sur la partie droite de la chaussée pour me rabattre vers la sortie. Je me méfie des Méridionaux qui sont plutôt braques et défouaillent sans prévenir, bonjour les queues de poissons! Moi qui respecte les limitations, je ne vois pas grand monde rester derrière moi. Jean-Louis se moquait volontiers de moi, il préférait prendre le volant quand on partait en vacances. Je me suis même fait dépasser par un autocar Flixbus pourtant estampillé 80 à l'arrière, j'en ai rigolé: tout un



symbole des présidentielles!... Sur le côté je pouvais voir des dépôts de marchandises, des hypermarchés aux enseignes racoleuses, des points de restauration rapide comme on en voit à la sortie de toutes les grandes villes. Toulon ne fait pas exception à la règle: située entre le Mont Faron et le golfe, la ville s'est étendue à l'est et à l'ouest.

minutes de calme, sans compter que le soir, il vaut mieux ne pas traîner. Je suis allée les voir plusieurs fois à l'époque. Ce n'est pas loin de la Gare du Nord. J'aime bien marcher mais je n'étais pas fière quand je suis arrivée à Barbès. Deux policiers m'ont demandé ce que je faisais là, avec mon sac. C'est sûr, je n'avais pas une tête de Parisienne! J'ai bien vu qu'ils étaient tracassés.

Il me reste encore une bonne cinquantaine de kilomètres. Marinette va m'attendre. J'espère qu'elle ne va pas s'inquiéter. J'avais dit que je serais là pour 4h mais ce n'est pas dit. De Aubenas jusqu'à Langogne, on passe de l'Ardèche à la Lozère. Ce pays paraît âpre, difficile à comprendre mais l'accueil, la gentillesse des habitants efface tout. À Thueyts, on est encore dans le sud mais Astet, c'est presque la montagne. Marinette et Albert ont fait construire à Langogne, sur les hauteurs. Mais depuis deux ans, ils sont à Châteauneuf-de-Randon. Et je n'y suis jamais venue. Avec la pandémie, tout s'est arrêté. C'est juste entre Langogne et Mende. C'est un peu la faute d'Albert. Il a pris du galon. Il n'est pas bête et il travaille dur pour monter en grade. Du coup Ils ont loué leur maison. Un couple d'instituteurs a été bien content de trouver un logement tout neuf à louer. Mais ils se sont bien habitués à Châteauneuf. Il fait encore plus froid qu'à Langogne mais Marinette dit souvent: «Je suis une fille de la montagne maintenant!», elle qui est née à Berneuil-en-Bray.



Je m'approche, j'ai passé le pont. Albert m'a dit: Quand tu auras passé L'Habitarelle, tu seras arrivée. Mais il fallait encore monter jusqu'au promontoire rocheux sur lequel a été construit ce village! Albert m'a aussi expliqué que j'allais vite trouver le bureau et l'entrepôt. La Poste, c'est mon repère! Quand je vois du jaune, je suis sauvée! C'est drôle quand j'y pense.

Ça y est, je la vois! Marinette me fait des grands signes! Tant pis pour le COVID et les mesures barrière! Je lui tombe dans les bras. Ça fait si longtemps! On n'est pas loin de verser quelques larmes. Faut dire que j'ai un cœur d'artichaut.

– Viens vite, Albert va être si content de te voir. Il est encore au boulot. Mais il ne va pas tarder à remonter. Avec le logement de fonction, il n'a pas beaucoup de trajet. Il ne fait plus d'exercice! Tu n'es pas trop fatiguée? Est-ce que tu veux qu'on aille faire un petit tour avant qu'Albert ne remonte? Ça te dérouillera un peu les jambes. Après tout ce trajet. Ils vont bien sur la Côte? On ne descend jamais aussi bas. C'est

Forcalquier. La prochaine fois, je m'arrêterai en Haute-Provence. Les paysages sont magnifiques. Les collines sentent si bon la lavande, des kilomètres de cette fleur si odorante et le ciel est d'un bleu, un bleu que je n'arrive pas à qualifier tant il est beau. C'est pour cette raison qu'ils ont installé un observatoire à Saint-Michel. J'irai voir la prochaine fois. J'ai continué vers le nord, enfin vers le Massif central. Je me suis arrêtée au Puy-en-Velay. J'aimerais bien faire un jour un bout du pèlerinage à Compostelle. Mais pas cette fois, j'ai promis à Marinette. Quand on a eu un peu de sous avec Jean-Louis, on a découvert d'autres pays mais nous avons toujours construit nos étapes de camping itinérant pour passer par la Lozère embrasser

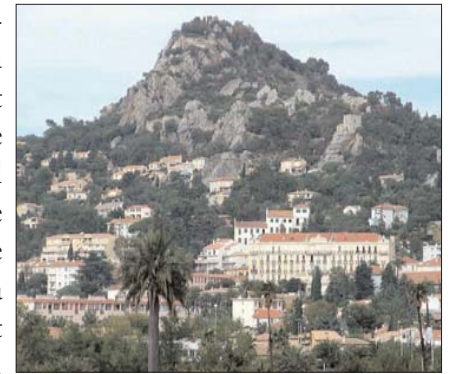


Marinette. C'est la fille d'un frère de papa. On a été élevés ensemble. Avec Pauline, on formait un joli trio. Elle a connu un gars de Langogne, je sais plus vraiment comment mais quand Marinette a découvert le pays de son amoureux, elle a eu un coup de foudre. Un doublé : Albert et la Lozère. Ils sont partis s'y installer. Ils ne sont jamais remontés, juste pour les grands événements mais toujours présents pour les deuils. Ça je ne peux pas dire, ils ont toujours été là quand ce n'était pas la fête. Marinette, elle aurait bien été tentée par le sud car question travail, ce n'est pas folichon mais Albert, son mari, c'est un Pagès pure souche, le roi de l'aligot. Il ne sait rien couper sans son laguiole. Il doit dormir avec !

Albert, c'est aussi un gars de la poste. Ça nous fait des sujets de conversation. Quand il a eu son concours, il s'est orienté vers la logistique pour la distribution. C'était nettement mieux que de rester au triage. Mais il s'est retrouvé muté dans le 18^{ème}. Marinette l'a suivi dans son projet professionnel, amoureuse comme elle était. C'est toujours comme ça. Les femmes pensent d'abord à leur mari. Et puis, c'est une grande amoureuse, Marinette ; elle ne voulait pas le lâcher, son Albert, mais c'était l'enfer. Ils se sont retrouvés dans un réduit à chaussures, où ça sentait le moisi. Une horreur ! Ils avaient toujours habité dans une maison de pays, pas bien pratique, pas très chauffée mais y avait de l'espace, de la neige en hiver, la brume sur la lande, l'odeur des pins et de la bruyère. Et puis du silence. Rue de Clignancourt, ils n'avaient jamais cinq



J'ai pris la bretelle vers Hyères et la circulation est devenue immédiatement un peu moins dense. Bientôt les constructions ont fait place à une végétation plus abondante avec des palmiers et des champs. Le Midi tel qu'on l'aime, à la Giono. Je ne suis pas férue de littérature mais, du collège, il m'est resté le nom de Saint-John Perse, qui est mort à Hyères dans les années 70. Mme Dorget nous avait fait apprendre un court texte,



auquel nous ne comprenions pas grand-chose. Pourtant les mots me sont restés en mémoire et je me les remémore en roulant sur la D46. Je me les déclame avec un rien de nostalgie... *« Mon cheval arrêté sous l'arbre plein de tourterelles, je siffle un sifflement si pur qu'il n'est promesses à leurs rives que tiennent tous ces fleuves. Feuilles vivantes au matin sont à l'image de la gloire... Et ce n'est point qu'un homme ne soit triste, mais se levant avant le jour et se tenant avec prudence dans le commerce d'un vieil arbre, appuyé du menton à la dernière étoile, il voit au fond du ciel à jeun de grandes choses pures qui tournent au plaisir. Mon cheval arrêté sous l'arbre qui roucoule, je siffle un sifflement plus pur... Et paix à ceux qui vont mourir, qui n'ont point vu ce jour... »* Que voulez-vous que l'on y comprenne à quinze ans ? Rien. Mais la musique est belle... Et quelques kilomètres plus loin, tout à coup, venu de je ne sais où, le sens de ces phrases me frappe de plein fouet : je vois au fond du ciel à jeun de grandes choses pures qui tournent au plaisir... Il fleurit partout des panneaux publicitaires portant le nom d'hôtels et de commerces divers pour marquer l'arrivée dans la ville. *De grandes choses pures qui tournent au plaisir...* Merci, Mme Dorget. Merci au poète hyérois.

Attentive, je compte deux ronds-points et tourne à droite, selon les indications de ma cousine. Ouf ! Me voici arrivée à destination. Je trouve une place de parking, prends mon sac à main et ferme ma portière.

À la porte de l'immeuble, CARPENTIER : j'appuie sur la sonnette, je me présente, ma cousine me précise « Deuxième étage gauche ». Elle m'attend à la sortie de l'ascenseur. Depuis deux ans elle et moi, on attendait ce moment. À cause du COVID la cousinade n'a pu avoir lieu, mais avec mon tour de France je verrai les participants individuellement. C'est mieux ainsi. Quand la conversation est générale on se rend compte que finalement on n'a pas échangé ; au moment de se séparer on constate qu'on n'a presque rien partagé.

Ma vieille cousine a encore vieilli depuis l'enterrement mais ses yeux pétillent

toujours de malice. On pénètre dans le salon où mon cousin est assis. Il a bien changé, c'est vrai qu'il a pris des kilos et des années. Son visage est comme affaissé et il a un air négligé. En polo et chaussé de pantoufles. Il lit *Var Matin* le quotidien régional. Il se lève, m'embrasse, me demande si j'ai fait bonne route. « Alors, André, les nouvelles sont bonnes ? »

« C'est toujours la même chose. Le manque d'eau, les feux de forêt, les concours de boules... »

Michelle dit alors « Si c'est toujours pareil, n'achète plus le journal et prends celui de la veille. » Elle aime bien le taquiner. Lui se contente de hausser les épaules.

« Dis donc, il s'en passe de belles dans l'Oise. Je viens de voir dans le journal que des chasseurs ont poursuivi un cerf dans le jardin d'un particulier. »

Michelle me guide vers la cuisine. Son allure n'a pas changé, il faut dire qu'elle est maigre et qu'elle a gardé une silhouette de jeune femme. Son visage est strié de petites rides surtout quand elle rit.

« Depuis qu'il est en retraite il passe sa matinée à lire le journal et à faire les jeux et les mots croisés. C'est sa vie. Sans travail, il s'ennuie et j'ai beaucoup de mal à lui faire quitter son fauteuil. »

Quant à elle, elle passe son temps dans la cuisine qui est devenue son refuge. Elle a son transistor, ses revues et son fauteuil situé près de la fenêtre. En quelque sorte ils vivent ensemble mais séparément, se retrouvant aux heures des repas. Une vie bien triste.

On prend une boisson et Michelle me propose une visite de la ville. Demain nous irons voir la mer.

Après un déjeuner rapide, de la cigaline et de la ratatouille confectionnée la veille, André s'est retiré pour une sieste réparatrice. Avec Michelle on s'est dirigées à pied vers le haut de la ville. En premier lieu la Hyéroise m'a conduite sur le parvis de l'église Saint-Paul d'où l'on bénéficie d'un panorama à couper le souffle. Au loin la mer scintille sous un ciel sans nuage. On voit la presqu'île de Giens et les Îles d'or.



Sur la gauche l'aéroport avec ses pistes rectilignes et, droit devant, le double cordon littoral qui limite d'anciens marais salants. On y trouve parfois des flamants roses.

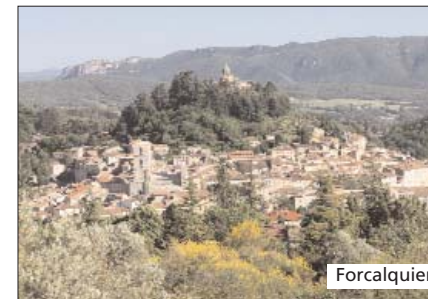
De ce point de vue, elle me détaille le développement de Hyères. Sur la hauteur on avait construit un château, maintenant en ruines, autour duquel les premiers habitants

étape 8 Cannes - Châteaufort-de-Randon



Lundi 19 septembre.

Je suis bien tranquille depuis que je n'ai plus Jean-Louis dans les pattes (je dis ça en souriant) mais quand même, il conduisait sur les longs parcours. Là, Je suis vraiment claquée; peut-être aussi que ma virée en vélo m'a un peu fatiguée. Je manque d'entraînement. Mais je vais m'y remettre sérieusement. Faudra peut-être que je fasse une pause, je ne vois plus bien. Qu'est-ce que c'est loin, la Lozère, ça tourne, ça tourne... Je suis cramponnée à mon volant mais j'ai une de ces trouilles. Enfin, je préfère les côtes mais, dès que ça descend, je rétrograde en seconde. Le pôv' gars qu'est derrière, faut pas qu'il s'énervé. J'ai le frein moteur mais j'ai toujours le pied sur la pédale du milieu, au cas où... Avec Jean-Louis, les vacances, c'était l'Alsace Lozère! Ce n'est pas si facile de changer les itinéraires...



En quittant Nice, j'ai d'abord pris la route de Grenoble et puis Digne, Sisteron,

sourire. Je pense bien que l'air n'est pas si mauvais dans mon matelas. La dernière ligne est bien rude. Il faut quitter le boulevard de la Croisette et remonter la rue du Commandant André. Me voilà sur la rue d'Antibes, bien essoufflée, à proximité de la maison. Je retrouve mes acolytes du matin. Un verre de blanc posé sur la table, quelques olives, des sourires et des conversations à n'en plus finir.

Le repas restera léger et la nuit bienfaitrice après ce périple à vélo. Je me pose sur mon lit, adoucie par tout cet air iodé et ces souvenirs qui surgissent de nulle part. Enfin presque de nulle part. Je décide de ne préparer ma prochaine étape qu'au petit déjeuner, accompagné par le gazouillis des oiseaux. Ce sera sans doute une partie de la route Napoléon. Encore une bonne journée à rouler.

Lundi 19 septembre.

Je suis bien tranquille depuis que je n'ai plus Jean-Louis dans mes pattes... Je souris, pardonne-moi Jean-Louis : *tout ce qui était pour nous, nous l'avons eu*. Il faudra que je te le prête, ce CD de Bonnavaffé, « Soie ». Tu sais, la plus belle des fidélités, c'est la fidélité après...



s'étaient groupés pour se protéger, puis la ville s'est étagée sur le flanc de la colline, ce qui a donné un labyrinthe tortueux de ruelles. Les logements y sont anciens, petits et peu confortables.

Avec l'avènement du chemin de fer, une nouvelle population d'hivernants français et surtout anglais a gagné la ville, entraînant la construction de jolies villas et de grands hôtels. De nos jours ces vieux hôtels ont été transformés en appartements. De larges avenues menant à la gare ont été plantées de palmiers, donnant à la ville son cachet particulier. Celui qui est à l'origine du changement c'est Alexis Godillot, fournisseur des souliers de l'armée française sous Napoléon III ; fortune faite il s'est retiré à Hyères et a concouru à l'embellissement de la cité. Enfin, après la Deuxième Guerre, le développement de l'automobile a façonné la partie moderne de la ville. Un axe transversal a été tracé de Toulon à la mer et on voit des immeubles à toits plats qui occupent les espaces autrefois dédiés à la culture de fleurs et de légumes.



« Il y en a pour tous les goûts et toutes les bourses, déclare-t-elle. L'été, Hyères est surpeuplée avec les estivants qui séjournent surtout dans les campings de la presqu'île de Giens. Ils profitent de la mer et viennent faire leurs courses. Le samedi matin, jour de marché on se presse sur l'Avenue Gambetta. Pour nous la meilleure période c'est l'arrière-saison, on circule facilement et il fait moins chaud. L'hiver est bien agréable, pas trop de pluie et toujours un rayon de soleil. »

Puis on a pénétré dans l'église Saint-Paul qui possède un grand nombre d'ex-voto, peintures naïves qui remercient la Sainte Vierge, les saints, et retracent des accidents et des naufrages. L'ensemble est touchant.

« Si tu veux, demain on prendra ta voiture et on ira jusqu'à la presqu'île de Giens et au Port Saint-Pierre. » J'accepte de bon cœur car, depuis que je suis venue, les choses ont dû bien changer.

Quand nous sommes rentrées à l'appartement, nous avons retrouvé André rivé à son poste de télévision. Donc ses journées sont rythmées par le journal, la sieste et la télé.

C'est un peu routinier tout de même.

Après cela Michelle me montre ma chambre. C'est la chambre de leur fils. Au mur sont accrochés un poster de l'équipe de France 1998, des fanions d'équipes de football, une reproduction d'un artiste appelé Keith Haring. Rien n'a dû changer depuis

son départ. Mais le lit est confortable, c'est l'essentiel. Dans la bibliothèque, j'aime bien savoir ce que lisent les gens. Outre quelques classiques que leur fils a lus pour ses études, comme Camus, Saint-Exupéry, Sartre, figurent des livres d'Arno Paasilina, un auteur finlandais, c'est vrai que leur fils a passé six mois en Finlande dans le cadre d'un échange Erasmus. Il y a une lampe de chevet, si bien que je pourrai lire un peu si la soirée traîne en longueur.

Au cours du repas qui n'est pas aussi ennuyeux que je le craignais, la conversation porte sur les cousins et je dois donner des nouvelles des uns et des autres puisque je les ai rencontrés récemment. Vers dix heures, André s'éclipse. Ma cousine me confie que sa vie est bien monotone. Elle a espéré effectuer des voyages quand André serait en retraite mais il est devenu casanier et ne souhaite plus bouger. Elle appartient à un club et pratique la marche nordique une ou deux fois par semaine mais elle voudrait connaître d'autres horizons. Elle rêverait de visiter l'Inde, de voir le Taj Mahal les temples hindous, de connaître l'agitation et la cohue des villes indiennes comme Mumbai ou New Dehli. Un jour peut-être...

Vendredi 16 septembre.

Le lendemain je prends ma voiture, André se garde bien de nous accompagner. Michelle m'indique la route de l'Aiguade où nous faisons une halte. La plage est assez belle mais elle est constituée de petits gravillons qui font un peu mal aux pieds. En revanche la promenade le long de la mer est très agréable et bien aménagée avec de nombreux bancs et des espaces pour les enfants. Au port nous prenons le temps de déambuler le long des quais où sont ancrés de nombreux bateaux. On entend le bruit métallique des mâts et le clapotis de la mer. Tout le long des quais se trouvent des bars, des restaurants et des glaciers qui attirent une foule de touristes. Après avoir

repris ma voiture nous allons jusqu'à la Tour Fondue, lieu où l'on peut embarquer pour Porquerolles, une des îles d'or. L'été le bateau qui fait la navette emporte sa cargaison d'estivants qui vont passer la journée sur l'île, on la visite à bicyclette ou à pied car il n'y a pas de circulation automobile. Au moment où nous passons, un bateau blanc accoste, débarquant une foule de vacanciers. Cette partie de la presqu'île est assez sauvage avec de gros rochers et des pins maritimes. Plus loin le village de Giens est groupé autour de sa petite église. Sur le chemin du retour nous empruntons la route du Sel qui est bâtie



vieille ville. On y découvre une histoire, une civilisation. Des gens qui y sont passés à travers les âges. Dans les venelles de la ville, je me sens attirée par les odeurs et les parfums exotiques d'un quartier riche et dont le creuset culturel semble bien plus profond. L'heure du repas sonne le glas de mon périple. Il est midi trente et la faim me tiraille l'estomac. C'est que le vélo creuse.



Mon choix se porte sur une restauration rapide mais de bon goût et raffinée. Un restaurant qui propose des grillades et des fritures de poissons. Rouget, sardines et autres mets fins, que je choisis d'accompagner avec une ratatouille et un pain fougasse fourré aux olives. J'adore les olives et, au pays de l'olive, je ne m'en prive pas. Pour le dessert ce sera une glace. Un glacier propose justement une panoplie de parfums en tout genre. Mon cœur penche pour une glace à la rose. De Grasse bien entendu.

Après avoir joué les touristes dans le vieux Nice, je me décide vers la fin de l'après-midi à rejoindre Cannes. Mon point d'escale. Ce n'est pas tout mais il faut penser au retour. Le temps n'est pas une variable extensible. Peut-être pas assez. Le chemin se fera à l'inverse et avec un passage par le Cap d'Antibes. Il fait encore bien chaud et de rouler m'est confortable. Le front de mer assure une brise bien agréable.

Le Cap offre comme une extension vers la mer. Un chemin le long d'une presqu'île. Un balcon sur le bleu azur de la Méditerranée. J'ai pu en profiter et faire des haltes surprenantes. À l'abord d'un rocher, à me perdre dans mes pensées. Posée, comme accrochée à cet horizon de ricochets. Le temps et l'endroit se prêtent à l'évasion. Celle que l'on ne peut faire qu'à la retraite, une fois notre avenir rétréci. Je me dis que cette cousinade est bien comme ceci. Aller chercher sa famille, ses amis. À l'aube de la retraite, on sait que le temps est passé. On se reprend à dire que l'avenir se resserre. Il nous reste moins que ce qui s'est écoulé. Alors on se fait un remake de notre passé. On se dit, comme pour changer les faits, que l'on aurait pu s'y prendre plutôt comme ci ou comme ça. Faire ceci ou faire cela. Que reste-t-il de nos amours? Que reste-t-il de nos amants? Que reste-t-il de nos amis? De nos familles? Un sentiment qui nous coûte la bagatelle d'une vie...

Je me reprends et trace la route vers mon Airbnb. Pour un airbed and breakfast, c'est ce que cela veut dire en anglais, matelas gonflable et petit-déjeuner. Cela me fait

de Cannes qui longe le rivage et dont les courbures se mêlent aux roches et aux bancs. Une tendresse dessine les corps alvéolés des roches où se figent les secrets. La délicate flânerie de cette avenue me rappelle la réalité de l'asphalte que je tapisse comme pour fuir la chaude étreinte de la chaussée. Je ferai le Cap d'Antibes à mon retour.

Je passe le long de la plage de Juan-Les-Pins où une petite crique retient les eaux troubles de la mer déchaînée. Je perçois des hordes d'enfants sur le sable chaud de ce dimanche ensoleillé. Les uns courent après un ballon ou après leurs frères et sœurs, les autres construisent des chefs-d'œuvre de châteaux ou encore jouent au poisson avec masque et tuba. La plage est familiale à cet endroit. Je me dirige vers le vieux centre d'Antibes et y découvre les bâtiments qui rappellent Paris. Haussmann y a



laissé ses traces aussi. C'est un centre aéré de par ses grandes rues et ses artères arborées. La pinède rappelle le sud au cas où l'on se perdait dans cette ville antique. Antibes est une vieille ville entourée de remparts depuis le XVI^e siècle, sans doute pour se protéger des invasions des pirates des mers. Elle abrite le fort carré en forme d'étoile qui surplombe les yachts de luxe amarrés dans le port de

plaisance. Une belle parenthèse dans mon escapade que cette vieille ville.

Je reprends en direction de Cagnes-sur-Mer. Le parcours est plutôt fade jusqu'à Saint-Laurent-du-Var et même après. Les bâtiments restent sans âme et sans histoire. Une multitude de couchages pour touristes aguerris. La Côte d'Azur accueille chaque année, en incluant la principauté de Monaco, treize millions de visiteurs dont la moitié de l'étranger. De quoi faire rougir bien des nations.

Cap 3000, un faste de la société de consommation. Mais aussi l'entrée de la ville de Nice. J'y découvre à droite l'aéroport Nice Côte-d'Azur. Et enfin l'entrée de l'avenue la plus prisée au monde. La Promenade des Anglais. Ah! Je voulais m'en régaler depuis si longtemps. Avec Jean-Louis on n'a pas vraiment profité de la vie. Le temps est vite passé. Le travail. Les enfants. Les petits-enfants. Noah, Romane et Jules. C'est que les grands-parents sont utiles à faire pousser tous ces tchiots. On a toujours besoin d'un coup de main, d'un coup de pouce...

La promenade est en effet très agréable et je me suis même arrêtée pour pousser mon vélo et musarder sur le trottoir des British. Je me dirige vers le vieux centre de Nice et m'y perds quelque peu. On a toujours intérêt à découvrir les recoins d'une

sur le cordon littoral ; après chaque hiver et de fortes tempêtes il faut protéger la route en ramenant du sable. À main droite d'anciens marais salants servent de halte à des colonies de flamants roses. Le long de la mer s'étend une plage de sable fin. C'est le paradis des surfeurs, certains pratiquent le kite surf et se font tracter par un immense cerf-volant. C'est très spectaculaire à regarder et ça demande de l'entraînement, surtout par grand vent.

Nous rentrons à l'appartement où nous retrouvons André à la même place. Maintenant il me tarde de partir. L'atmosphère me pèse. Autant j'étais contente de les revoir, autant j'ai envie de repartir. Je sens bien que je n'ai plus rien à leur dire et je souhaite échapper aux questions de ma cousine. Le soir je prétexte une migraine pour me retirer dans ma chambre non sans avoir demandé un comprimé que je jette dans le lavabo. Une bonne lecture vaut mieux qu'une conversation inepte.

Le lendemain je reprends la route vers ma nouvelle étape. Allez, au lit!

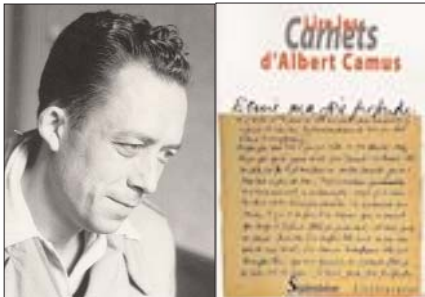


étape 7
Hyères-les-Palmiers - Cannes - Nice



Vendredi 16 septembre.

Me voilà dans mon lit. Enfin devant mon livre. Je commence mon chapitre et ne pense à rien d'autre sinon à ma nuit, à mon sommeil. Je me laisse envahir par le flux poétique de la prose du livre de Camus, « Les Carnets ».



C'est quand même prémonitoire comme lecture. Camus a écrit ce livre en racontant comme une négation de l'abstraction vers laquelle se dirige la société moderne. Cette société qui loue l'éphémère et le superflu.

Je commence à me sentir lourde et le voile du sommeil couvre tendrement mes épaules. Je sens le songe me porter vers ma prochaine

étape. Cannes. Le palais du Festival. La Croisette. Sa baie. Les Îles de Lérins.

Le chemin se fait sans travées entre Hyères et Cannes. La route du bord de mer est comme une fenêtre ouverte sur la Méditerranée. Son bleu qui se confond au ciel. Notre mer. Le berceau de l'humanité pendant longtemps. Une machine à faire de la civilisation un trait d'union.

La trotte sera longue aujourd'hui. Une douche au pied levé, un petit déjeuner et un sac à dos en guise de bagage, avec ce qu'il faut pour survivre en temps de guerre. La seule guerre qui vaille, celle de l'aventure bien entendu.

Parée. Comme Jeannie Longo. Non. Non. Il ne faut pas exagérer. Je suis tout de même en mode touriste. Deux trois coup de pédales et je suis déjà sur la rue d'Antibes. Je tourne à la rue du Commandant André. Je laisse Le Pastis Cannes sur ma gauche, un café comptoir comme on n'en fait plus. On y sert de la cuisine méditerranéenne dans un cadre d'époque. Sa devanture de bois ne laisse pas indifférents les passants. C'est une institution ici. Un endroit typique avec sa façade en bois habillée d'un store jaune. Tables rondes et chaises bistrot en osier. Elles sont cadenassées ce matin. Le Pastis ferme le dimanche. Je traverse la rue Gérard Monod et tourne à gauche pour me jeter sur le boulevard de la Croisette. Plus que trente-cinq kilomètres pour regagner la Promenade des Anglais à Nice. Plus de traboules. Je fonce droit le long de la promenade et savoure le décor de la French Riviera.

Le soleil est déjà bien chaud à cette heure-ci. Je roule et observe autour de moi les promeneurs du matin. Ils sont nombreux sur la Croisette. Certains flânent, d'autres déambulent de part et d'autre du boulevard comme pour se rapprocher des bâtisses puis s'en éloigner pour mieux appréhender le grand bleu. À cette époque de l'année la mer est calme et offre son meilleur visage. Les vagues fleurent avec le vent. Les balcons des bateaux s'offrent aux passants. Les toiles et les gréements se dévoilent à la brise qui souffle le vent.

Un premier panneau m'indique Cap de la Croisette. Je m'y dirige. Une vue imprenable sur l'Île Sainte-Marguerite et l'abbaye de Lérins. On y verrait presque le poisson dans l'eau. Je laisse derrière moi la plage du festival et le très connu hôtel Martinez. Un immeuble art déco. En 1929, le plus grand de la région avec ses sept étages et ses fresques bourgeoises. Je m'y suis intéressée en tombant sur une carte postale où j'avais récupéré un timbre d'une grande rareté. Emmanuel Martinez sera condamné par contumace à vingt ans de travaux forcés puis innocenté en 1949 par la cour d'appel de Lyon. L'argent est le grand instrument de la guerre.

Les Îles de Lérins sont splendides mais déjà derrière moi. Je file et roule sur le bitume. Un vent agréable me caresse le visage. Je vois déjà la pancarte Antibes-Juan-les-Pins. Je passe le rond-point de la Plage naturiste de la Batterie et enquille la route



«La complainte de la butte». Une voix forte, claire et subtile. Pierre m'avouera qu'ils habitaient les Buttes-Chaumont et qu'ils sont partis de là pour le périple qui les a vus s'amarrer dans le sud.

Le temps passe vite au soleil. Il est l'heure du repas et l'heure c'est l'heure. Vaille que vaille. Mes logeurs et amphitryons m'invitent pour ce soir au souper. Un dîner simple et de circonstance. Un menu bien du coin. Dégustation d'une bouillabaisse



servie dans les règles de l'art. D'abord le bouillon, savant mélange d'oignons, de tomates, d'ail, de safran, de vin blanc et autres herbes et aromates, dans lequel on trempe des croûtons de pain aillés; puis le poisson à proprement parler, ou plutôt les poissons puisqu'une bouillabaisse digne de ce nom se compose d'un minimum de quatre espèces différentes (rascasse, saint-pierre,

loup...) et parfois de coquillages. Ledit poisson est présenté ensuite sur assiette. Le marché dans le quartier du Cap de la Croisette à Cannes se tient régulièrement les mardis et les vendredis et, la veille, les poissons ont été beaux et tentants. Pour le dessert ce sera une tropézienne comme pour m'ancrer dans le coin. Une pâte briochée, de la crème au beurre et de la crème pâtissière qui relèvent l'arôme délicat de la fleur d'oranger.

Que de prévenance et d'hospitalité. Je ne suis pas habituée à un tel honneur, je me demande si c'est bien raisonnable mais, Allez, Véro, pour fêter ta retraite... Je savoure le dessert accompagné d'un vin blanc doux orné d'une magnifique robe pâle et me vois au sommet comme dans «Et Dieu créa la Femme», j'en redemande encore. De la tropézienne bien sûr. Hum! Quel délice!

La conversation s'étale jusqu'en début de soirée et je propose mes services pour aider à débarrasser mais Jeannine me dit qu'elle s'en occupera tranquillement avant d'aller dormir. Demain j'enfourcherai mon vélo. Direction la Promenade des Anglais. Nice par le bord de mer. Je me laisse encore bercer par le chant des cigales avant de monter dans ma chambre puis la nuit tendre qui se dessine me couvre de sommeil. Je me fais happer par les étoiles et m'envole au gré de mes songes.

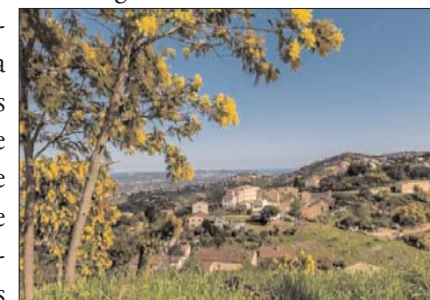
Dimanche 18 septembre.

Le gazouillis des oiseaux est tellement bon pour le moral que l'on se laisserait volontiers bercer au réveil. Presque à en oublier de se lever. Mais bon. Il faut y aller.

Cette route comme un serpent de mer se confond aux falaises et aux descentes abruptes et nous invite à tourner vers le centre comme pour oublier les abysses où elle peut nous mener. Le soleil brille de tous ses états. Une lumière éclatante fraie le sentier vers la ville du cinéma. La ville des stars et des vedettes. La ville de *Lumière*.

C'est une départementale qui mène à Cannes le long de la rive méditerranéenne.

Une route semée de décors, tantôt pittoresques, tantôt bucoliques. La chaleur de la fin de l'été laisse encore la nature brûler ses senteurs entremêlés de lavande et de mimosas, de feuilles sèches et de terre argileuse. Les mimosas étendus font alors le guet vers l'horizon lointain de la baie. Le parfum doux et suave de leurs fleurs rappelle l'odeur de violette, de miel. Même de jasmin et de vanille. L'exposition, le vent, la pluie et même le froid aident à faire éclore ces odeurs dans les airs de la Côte d'Azur. Ce jaune mimosa et ce bleu ciel qui nous plongent presque dans les toiles profondes de Matisse et qui nous mêlent aux charmes nus et voilés de la figure féminine. Après Bormes-les-Mimosas, se dessinent de grandes villes aux allures riches et ornées. Celles qui font briller l'étalage clinquant de la richesse et de la notoriété. Saint-Tropez, Sainte-Maxime, Saint-Raphaël. Puis Théoule-sur-Mer qui ouvre le bal de la baie de Cannes. Comme pour faire briller sa splendeur et sa beauté, ornée sur ce grand bleu du reflet des bâtisses que les aristocrates anglais et européens ont édifiées depuis le XIX^e siècle, et qui rappellent les maisons secondaires tant recherchées pour l'hiver. Les balcons se dévoilent aux passants et les vagues lèchent la proue des bateaux flottants. Les voiliers arborent leurs mâts et font siffler le vent dans les haubans figés aux sons de la musique. Le son de mon téléphone finit par me réveiller de ce rêve presque vrai. Je commence à sentir le voile du sommeil se dissiper tendrement sur mes épaules.



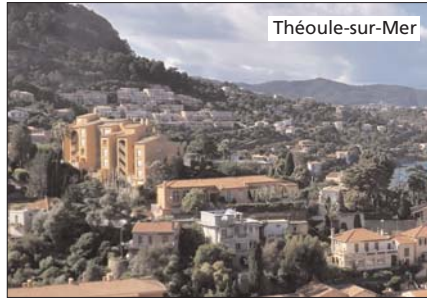
Samedi 17 septembre.

Bon je me lève et vais profiter de ce soleil du matin. La journée va être longue et bien chargée.

Je déjeune avec Albert et Marinette qui ont pris la peine de se lever avec moi. Le thé au jasmin me plonge encore dans les parfums de ce sud fidèle à sa mosaïque d'odeurs. «Je t'ai fait un thermos de thé pour la route et préparé un en-cas pour ta pause.» Ah Marinette! Elle ne changera jamais. Sa gentillesse restera inégalée. Je la

remercie et j'en profite pour l'embrasser tendrement. Le COVID nous a laissés sans tendresse et sans attachement. Avec le temps tout s'en va, même ceux qu'on aime.

Je charge mes sacs dans la Clio, démonte la roue de mon vélo pour l'installer et finis mes derniers préparatifs. Je pose ma carte de France à mes côtés et me lance après un dernier bisou à ma cousine. Albert est déjà installé devant la télé. Je ne prends finalement pas par le sentier du bord de mer. Je vais d'une traite jusqu'à Cannes en empruntant la D98 puis la D559 par Fréjus et enfin Théoule-sur-Mer jusqu'au golf de la Napoule. J'ai comme un sentiment de déjà vu. Je prends la route et me laisse guider par le vent. Je commence à imaginer la suite et à me projeter. Je pense prendre deux ou trois jours sur place pour profiter de la Côte. Il me faudra bien trois heures et demie pour arriver à Cannes. Je prendrai sur place une réservation. Peut-être un airbnb. Les offices de tourisme proposent maintenant des hébergements chez l'habitant. J'en profiterai pour faire un peu de tourisme et me poser avant les prochaines retrouvailles. C'est que les retrouvailles fatiguent bien.



La faim me presse à me trouver un endroit pour manger. Il est onze heures et demie et le réveil a été très tôt ce matin. Je profite d'une pause et savoure le sandwich crudités au thon de Marinette et son thermos de thé. Une heure de pause me suffit et me voilà en route à nouveau. Il me reste quelque cinquante kilomètres avant mon arrivée à la Croisette. J'y serai en début d'après-midi. L'office ne ferme pas.

13h45. Les places de parking sont chères. Et pourtant on est en septembre et les touristes sont déjà rentrés chez eux. C'est la rentrée scolaire qui rythme le flux des passages ici. Une fois la voiture garée, direction l'office. Il n'y a pas une minute à perdre. Le temps est précieux. « Bonjour madame. » « Bonjour. Je souhaiterais une chambre pour deux ou trois jours, de préférence avec une place de parking. » « Je vais regarder ça. Hum... Oui j'en ai une à vous proposer chez l'habitant. Un couple charmant. À cinq minutes à pied de la rue d'Antibes. À deux pas d'ici et vue sur la Croisette. » « Très bien je prends. »

Une fois les formalités réglées, je me dirige vers ma location.

Jeannine et Pierre m'accueillent dans leur pavillon dès la première sonnerie. La dame de l'office les a appelés pour les prévenir de mon arrivée. À cet âge on est méfiant et il n'y a pas de petite précaution. La ville est quelquefois mal fréquentée.

Une maison bourgeoise de renom bien charmante, avec du caractère. Ses grands volumes et ses plafonds de quatre mètres, ses cheminées et ses balcons qui donnent sur le jardin. Le tout situé au calme et proche de toutes les commodités. Je ne suis pas habituée à un tel luxe, je me demande si c'est bien raisonnable mais, Allez, Véro, pour fêter ta retraite... Une bâtisse édifée par le célèbre architecte de renom, Charles Baron. Un rescapé de la Shoah et des camps d'Auschwitz, Birkenau, Dachau et Landsberg. Une stèle relate le parcours de cet architecte. Il doit être encore vivant car il n'y a pas de date de décès. Un lieu comme il faut car la voiture sera à l'abri et surtout en sécurité. Une fois installée, je vais pouvoir m'organiser pour ma virée à vélo.



Deux heures plus tard, je retrouve mes hôtes, assis sur le bord de la terrasse à profiter d'une tasse de thé. Il y a un couple ardéchois venu passer quelques jours. La conversation bat son plein. La sieste a rafraîchi tout le monde. Les après-midi sont propices au farniente dans ce coin de France. Le soleil ne permet pas d'y flâner.

Jeannine et Pierre sont plaisants et accueillants. Ils me mettent tout de suite très à l'aise. Je leur explique mon voyage, le confinement, la cousinade, et mes périples à travers la France. Ils me regardent d'un air émerveillé. Presque de convoitise. Jeannine m'apprend alors qu'il y a de cela une cinquantaine d'années, elle a entrepris de traverser la France à vélo avec celui qui deviendra son compagnon, Pierre. Ils avaient pris une tente, quelques affaires, un peu d'argent, et surtout une guitare. Ils voulaient faire une tournée et se produire dans les bistrotts et les cafés concerts de France et de Navarre. Ils se faisaient offrir le gîte et le couvert. Ils reprenaient ainsi les classiques de la chanson française de la première moitié du siècle dernier. Piaf, Chevalier, Trenet, Fréhel, Berthe Sylva et bien d'autres. Il y a dans la voix de Jeannine un air de mélodie et de tendresse que seul le charme de la chanson française sait faire vivre. Quant à Pierre, on sent encore le regard malicieux qu'il avait à redécouvrir ses aventures aux côtés de celle qu'il aime encore appeler son trésor. Le trésor ils l'avaient eux deux. La chanson leur offrira un destin de maître. Une carrière les attendra dans les années soixante, à faire les tournées des bars et des salles de concert de la région de Cannes. Ils y poseront leurs valises et leur fatras jusqu'à la retraite. Une retraite agréable et aisée. Deux enfants et cinq petits-enfants. Une maison qu'un producteur et ami leur a léguée au bord de la Croisette. On devine le couple heureux. J'en profite pour partager avec eux mon amour de la chanson. Une belle chanson de Cora Vaucaire,